

Entretien avec Xavier Beauvois

Gérard Grugeau and Myriame El Yamani

Number 58, November–December 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23198ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Grugeau, G. & El Yamani, M. (1991). Entretien avec Xavier Beauvois. *24 images*, (58), 31–33.

Entretien avec **XAVIER BEAUVOIS**

*Propos recueillis par
Gérard Grugeau et Myriame El Yamani*

Xavier Beauvois signe avec Nord son premier long métrage et remporte trois des prix les plus convoités du FFM: le Prix spécial du jury pour la compétition, le Prix des Montréalais pour le meilleur premier film et le prix de la FIPRESCI décerné par la critique internationale. Scénariste, comédien, réalisateur: l'homme-orchestre joue et assure sur tous les plans. Premiers pas d'un jeune cinéaste de 24 ans dans le sérail cinématographique. La sincérité comme moteur du désir.

24 images: *Comment s'est fait le montage financier de Nord?*

Xavier Beauvois: J'ai fait ce film avec 4 millions de francs (800 000 \$), alors que le coût moyen d'un film en France est de 15 millions (3 millions de dollars). J'ai bénéficié de l'avance sur recettes. L'avance sur recettes, c'est le CNC (Centre National du Cinéma), un organisme qui dépend du ministère de la Culture. Il y a chaque année trois ou quatre sessions de l'avance sur recettes, avec deux collègues. Le premier collègue s'occupant uniquement des premiers films et le deuxième des autres projets. L'aide accordée est variable: en moyenne de 1,5 à 2 millions de francs (jusqu'à 400 000 \$). Il peut y avoir 2 à 3000 scénarios déposés par session. Il y a des groupes de lecture constitués de gens dont on ne connaît pas les noms. Quatorze ou quinze scénarios sont sélectionnés pour ce qu'on appelle la plénière laquelle, à son tour, va arrêter son choix sur quatre ou cinq scénarios. Il y a donc une quinzaine de films par an qui reçoivent de l'argent de l'État. J'ai déposé mon projet il y a trois ans. Le truc, c'est de déposer ton scénario avant même qu'il soit écrit, histoire de réserver ta place dans le processus de sélection. Tu ne sais jamais qui lit les scénarios au départ. Tu peux tomber sur un type qui est fou de Luc Besson et qui va rejeter ton projet parce qu'il trouve que c'est de la merde. En plénière, c'est un peu différent. Ça discute davantage, tu as un peu plus de chance. Si tu passes pas en plénière, il faut tout recommencer à la base. Ça peut durer des années. C'est vraiment le parcours du combattant. Moi, j'ai eu la chance d'avoir l'avance assez vite. Tant que tu ne l'as pas obtenue, on te considère comme un petit connard prétentieux qui veut faire un film. Dès que tu as été admis, tu changes de statut: tu passes du connard au mec sérieux. Mais, il ne faut pas se faire d'illusions. Même avec l'avance, les ennuis ne font que commencer. Ensuite, il faut trouver des producteurs. En France, en plus de l'avance, les montages finan-



PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

ciers se font généralement avec Canal + (télé payante), une autre chaîne de télé (TFI ou Antenne 2 peuvent te filer 6 ou 7 millions de francs, soit près de 1,5 million de dollars) et les Soficas, qui sont des sortes de banques. Au bout du compte, tu peux arriver à réunir 10 à 12 millions de francs (2,5 millions de dollars).

24 images: *Et vous avez bénéficié de toutes ces aides?*

X. Beauvois: Non. Tout le monde me disait: «Ton scénario est formidable, mais je ne sais pas si le public va suivre». Les émissions de télé aux heures de grande écoute, c'est presque toujours de la merde. Pour concurrencer ces programmes, les chaînes vont donc acheter des films grand public. Des scénarios sublimes, comme celui de Téchiné avec Catherine Deneuve qui se passait au Brésil, ont été refusés par les télé. Là, Téchiné vient de finir un autre film, dont il a dû faire deux versions. C'est une histoire d'homosexualité qui s'appelle *J'embrasse pas*. La Cinq a demandé une version plus soft. Et ça va être de plus en plus comme ça. Soit on va faire de l'art, soit on va faire de l'argent. Moi, il a fallu que je galère. Je suis tombé sur des producteurs nuls, des escrocs, des mecs qui n'avaient pas de couilles. Jusqu'à ce que je rencontre Bernard Verley. Verley, c'est un type d'une finesse exemplaire, d'une très grande culture. C'est un artiste. Quand il produit, c'est un bûcheron canadien. Au lieu de prendre son stylo Mont Blanc pour faire le devis, il tape dedans (rires).



Le père (Bernard Verley): la fuite dans l'alcool

Alors attention, les salaires! J'ai passé trois ans sur ce film. J'ai fait le scénario, les dialogues, la mise en scène, je tiens le rôle principal et j'ai presque rien touché. Verley ne s'est pas payé comme producteur, ni comme acteur. Il n'a pas pris de frais généraux. Il peut vivre à côté en faisant de la pub. On a demandé des efforts à tous les techniciens. Les heures supplémentaires n'étaient pas payées. Tout ça, c'est en participation. J'ai eu un assistant au lieu de trois. J'ai fait les décors moi-même. J'ai pas eu d'accessoiriste, ni de coiffeur. Par contre, j'ai eu d'excellents techniciens pour les postes principaux. Faut se débrouiller. Au lieu de tourner huit semaines, tu tournes sept semaines. Au lieu d'avoir 40 000 mètres de pellicule, t'en as que 20 000. Les décors de la maison, c'est chez ma mère. Même chose pour la séquence chez les grands-parents.

24 images: *Dans une certaine mesure, tout cela n'a-t-il pas apporté beaucoup à la texture du film?*

X. Beauvois: Oui, sans doute. Mais avec un plus gros budget, j'aurais quand même tourné ailleurs certaines séquences. La chambre de Bertrand était très petite. Pour panoter la caméra, il n'y avait pas beaucoup de place. Pour certains plans, c'était de la folie. Il fallait passer par le toit, entrer par la fenêtre, etc.

24 images: *La collaboration d'Arlette Langmann au scénario a-t-elle été motivée par un sentiment d'appartenance à une même famille élective? Comment se partage-t-on le travail d'écriture quand on a à la base un matériau aussi personnel et douloureux?*

X. Beauvois: Je ne peux pas parler vraiment de méthode de travail. C'est mon premier scénario. Moi, j'ai besoin de travailler seul. Je supporte pas que quelqu'un écrive une ligne dans mon scénario. C'est bête à dire. Je préfère privilégier une mauvaise idée qui vient de moi, plutôt qu'une bonne idée de quelqu'un d'autre. Une fois le scénario fini, j'ai voulu aller un peu plus loin. C'est là qu'Arlette est entrée en jeu. Elle est formidable. Elle a fait sortir

des choses de moi que je n'avais pas écrites par manque de courage. Ça a été un gros coup de pied au cul. Elle sait les choses, mais elle ne les dit pas. Elle attend que ça surgisse de toi. C'est très jouissif et ça permet de progresser.

24 images: *Même si votre écriture cinématographique est très différente, vous sentez-vous des affinités avec Pialat, pour qui Arlette Langmann a déjà travaillé, notamment sur À nos amours?*

X. Beauvois: J'aime beaucoup Pialat. C'est un sale con, c'est un abruti, mais j'adore ses films. D'ailleurs, je lui avais demandé de jouer le rôle du père. Il m'a envoyé chier. Il m'a dit un truc du genre: «Votre scénario, c'est de la merde. Mais c'est pas grave. Aujourd'hui, tout le monde fait de la merde». *L'enfance nue*, ça m'a bouleversé. Et des films comme *Passe ton bac d'abord*, c'est filmé au millimètre. Il colle à la réalité comme personne.

24 images: *La mise en scène de votre film est très rigoureuse, implacable dans son déroulement. Quand on a fait aucune école de cinéma, qu'on a été stagiaire de De Oliveira (Mon cas) et surtout de Téchiné (Les innocents), cinéaste du romanesque par excellence, comment trouvez-vous son propre style? Le type d'écriture que vous avez choisi s'est-il imposé à vous d'emblée?*

X. Beauvois: Les histoires, on en a rien à foutre. Tout a déjà été dit, raconté. Ce qui compte, c'est la manière de le faire. Il y avait plusieurs écritures possibles. J'ai choisi cette rigueur, d'abord et avant tout parce que j'ai voulu être sincère avec le public. Généralement, on se fout du public. On pense qu'il est ignare, nul. Il faut arrêter de prendre les gens pour des cons. Si on est sincère, les gens suivent. J'ai pas fait de concessions. Le début du film, c'est comme une machine qui se met en place. J'ai besoin du spectateur. Il faut qu'il fasse un effort, qu'il aille vers le film. Et ensuite, c'est le film qui va vers lui et l'émotion peut prendre sa place. On ne peut pas raconter 25 ans de la vie d'une famille, ses habitudes, son mal de vivre, sans un minimum de rigueur.



Le fils (Xavier Beauvois) et la mère (Bulle Ogier): un quotidien saigné à blanc

24 images: *Compte tenu du caractère en partie autobiographique du film, est-ce que vous avez éprouvé le besoin de garder une distance par rapport au sujet ?*

X. Beauvois: Oui, mais garder une distance est peut-être aussi une façon de se rapprocher des gens.

24 images: *Pouvez-vous nous parler de votre collaboration avec Jean Douchet, qui était conseiller technique sur le film ?*

X. Beauvois: Pour avoir ta carte professionnelle de cinéaste en France, il faut avoir réalisé deux films. Pour avoir le droit de tourner tes deux premiers films, il faut que tu demandes une dérogation et on t'assigne alors un conseiller technique. La collaboration de Jean Douchet a été très importante pour la direction d'acteurs. C'était difficile pour moi, car j'étais à la fois réalisateur et comédien. Alors, après chaque prise, je guettais les réactions de Jean. Il était dans son fauteuil et, à son regard, je savais si c'était bon ou pas.

24 images: *Est-ce qu'il était clair pour vous dès le départ que vous interpréteriez le rôle de Bertrand ?*

X. Beauvois: J'en avais envie, mais je ne le disais pas. Quand tu es au début de la vingtaine et que tu dis aux gens que tu veux faire un film, on te regarde déjà bizarrement. J'avais un acteur en vue, mais avec les délais de l'avance sur recettes, il était pris sur le prochain film d'Assayas quand le tournage a commencé. Je ne voulais pas prendre quelqu'un que je ne connaissais pas. Je suis un peu joueur dans la vie. Alors, j'ai décidé de foncer. Quitte à se casser la gueule, il vaut mieux tomber d'un gratte-ciel que d'un étage.

24 images: *Est-ce que votre âge a été un handicap pour monter le projet ?*

X. Beauvois: J'ai un peu triché. J'ai dit au CNC que j'avais 27 ans. En général, on trouvait mon scénario plein de maturité. Alors, je m'arrangeais toujours pour que les gens le lisent avant de voir ma tronche. C'était pour moi une façon d'être pris au

sérieux. Il y avait très peu d'informations techniques dans le scénario. Il faut penser que tu passes entre les mains de 300 personnes avant d'avoir l'argent: comités de lecture, etc. Les professionnels sont toujours très pris. Il faut pas que tu les fasses chier avec des détails. Moi, je présente mon scénario, ça plaît ou ça plaît pas. Je change pas, je fais pas de concessions. Il faut pas, je crois.

24 images: *Il y a dans la scène de la confrontation entre le père et le fils comme un décalage dans le jeu, un flottement.*

X. Beauvois: J'ai voulu faire une tragédie moderne. Il y a comme un hommage à Œdipe dans ce film. Œdipe tue son père: là, c'est le père qui se tue. Œdipe fait l'amour à sa mère: là, c'est la mère qui passe aux actes. À la fin, il n'y a pas vraiment de flottement. Je voulais décoller de la réalité dans cette séquence, aller plus loin. Je pense être très juste dans cette scène, par rapport à mon autobiographie. Je dis des choses à mon père que j'aurais eu envie de lui dire dans la vie, des choses que j'ai emmagasinées. On a tourné deux prises et, dès la première prise, je me suis mis à pleurer. Quand tu accumules des choses en toi, le jour où tu te vides, c'est terrible, tu explodes. Tu cries presque, tellement c'est aigu. C'est plus la banalité, là. D'où la rupture de ton volontaire.

24 images: *Quel regard portez-vous sur le cinéma français actuel ?*

X. Beauvois: Sa force, c'est qu'il y a un grand vivier d'auteurs et de réalisateurs. T'as plein de petits alevins qui sont là dans le bassin, mais il y a très peu de producteurs pour leur donner à bouffer et les faire devenir gros. La production, c'est pas toujours du joli. Tu présentes un projet de 12 millions de francs. Le producteur sait au départ qu'il va pouvoir le faire pour 8. Il se met 4 millions dans la poche. Bien souvent, il en a rien à foutre de toi. ■